PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois	1 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS....	$12 00	$6 00	$3 00	$1 00
POUR L'ETRANGER.....	$15 15	$7 55	$3.75	$1.30

Les abonnements se soldent invariablement d'avance

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

	Un An	6 Mois	4 mois	3 Mois
POUR LES ETATS-UNIS.....	$3 00	$1 50	$1 00	75 cts
POUR L'ETRANGER.....	$4.00	$2.05	$1 35	$1 05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827 — NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI, 11 MAI 1907 — 80ème Année

NAISSANCE D'UN HERITIER AU TRONE D'ESPAGNE.

Grand enthousiame à Madrid et dans tout le pays.

LA REINE VICTORIA.

Madrid, 10 mai—La reine Victoria d'Espagne a donné le jour à un fils, cet après-midi, à 12:45 heures. La naissance de l'enfant royal était attendue avec un profond intérêt dans toute l'Espagne. La nouvelle, lancée de bonne heure ce matin du palais royal, que l'accouchement de la reine était imminent, s'est rapidement répandue dans la ville, et, en quelques minutes, la grande place en face du palais et les rues adjacentes étaient noires de monde.

L'heureux événement n'a pas été sans causer quelque surprise dans la capitale, car hier encore la reine avait fait sa promenade accoutumée en voiture, et les médecins de la cour avaient laissé entendre que l'événement ne se produirait pas avant une semaine ou deux.

De bonne heure ce matin, les médecins de service annoncèrent que la reine avait éprouvé les premières douleurs de l'enfantement dans le milieu de la nuit, et à la pointe du jour des messagers furent envoyés aux quatre coins de la ville pour annoncer aux ministres et autres dignitaires que l'événement était proche.

Dans l'intervalle, des bulletins officiels renseignaient d'heure en heure la foule sur l'état de la reine.

A huit heures, le conseil des ministres, qui devait s'assembler dans la matinée, fut contremandé par le roi.

A 10 heures, les hauts fonctionnaires d'Etat, les dignitaires de la cour et plusieurs ambassadeurs étaient assemblés dans l'appartement royal réservé aux cérémonies officielles attendant dans une grande émotion la nouvelle de la naissance d'un hérier.

A 12:45 heures la première cameriste vint annoncer au premier ministre Maura que la reine avait donné le jour à un enfant du sexe masculin. M. Maura communiqua immédiatement le fait à l'assemblée distinguée qui l'entourait en prononçant ces mots : "Messieurs, c'est un prince".

La nouvelle fut accueillie avec un grand enthousiasme qui éclata en applaudissements spontanés lorsque le roi Alphonse en personne entra dans la salle accompagné de la première cameriste portant un vaisseau d'argent sur lequel reposait, enveloppé de dentelles fines, le bébé royal. L'Infante Eulalie se tenait aux côtés du roi. La scène était des plus impressionnantes.

Le premier ministre Maura s'avança alors et avec quelque hésitation, releva la cameriste de son précieux fardeau. Arrivé au milieu de la salle il présenta le royal bébé à l'assistance impatiente de contempler ses traits. La curiosité de tous les dignitaires présents une fois satisfaite, l'enfant fut remis à la cameriste qui le rapporta immédiatement aux côtés de la reine. A ce moment la foule qui se pressait à l'extérieur du palais donna libre cours à sa joie en poussant de formidables applaudissements.

La scène, dans les rues, était pittoresque au-delà de toute expression. Les affaires avaient été suspendues depuis le grand matin et lorsque l'étendard royal, rouge et or, s'éleva au mât fixé sur la Punta de Diamente, annonçant au peuple qu'un prince des Asturies était né, la foule ne put contenir sa joie et immédiatement les groupes joyeux des danseurs et chanteurs se formèrent, bientôt imités par toute la population en liesse.

En même temps que l'étendard royal était hissé, un salut de 21 coups de canon portait la nouvelle jusqu'aux confins les plus éloignés de la ville. A la seizième détonation (quinze coups seulement sont tirés pour annoncer la naissance d'une fille), les hommes, femmes et enfants qui se pressaient dans les rues, sur les balcons et jusque sur le toit des maisons donnèrent cours à leur satisfaction en faisant retentir la ville des cris : "Vive le prince," "Vive la reine," "Vive le roi".

En même temps, comme touchés par la baguette d'un magicien, les bâtiments publics se couvraient de drapeaux et d'écussons aux armes d'Espagne.

Dans aucun pays monarchique les cérémonies qui suivent la naissance d'un enfant royal ne sont observées aussi formellement qu'en Espagne.

Du moment qu'il fut officiellement annoncé que la reine approchait de l'époque de la maternité, la surveillance la plus minutieuse fut exercée sur Sa Majesté afin qu'aucun risque ne fut couru par celle qui portait en son sein l'espoir du pays.

Plusieurs mois avant l'accouchement, suivant la coutume royale espagnole, la reine avait établi sa résidence dans le palais de Madrid, d'où, acompagnée par le roi, elle se rendit en de nombreux pèlerinages aux divers autels sacrés afin d'y prier pour son heureuse délivrance.

Les rapports suivant lesquels des dissentiments se seraient élevés entre les médecins du palais, dissentiments qui auraient motivé le départ du Dr Glendening, le jeune médecin anglais et de l'infirmière anglaise accourus spécialement de Londres pour veiller à l'accouchement de la reine, ont été officiellent démentis et ne reposaient sur aucun fondement.

Le plus parfait accord n'a cessé de régner entre le jeune médecin anglais et le professeur Gutierrez, le médecin espagnol spécialement chargé de donner les soins médicaux à la reine.

Londres, 10 mai—La naissance d'un héritier au trône d'Espagne a causé une intense satisfaction au roi Edouard et à la famille royale qui ont appris la nouvelle par l'intermédiaire d'une agence télégraphique.

Le public anglais qui a toujours témoigné une profonde affection pour la princesse Ena [nom que portait la reine Victoria avant sa conversion au catholicisme] a accueilli avec joie l'heureuse nouvelle de Madrid annonçant la naissance d'un bébé royal.

De bonne heure l'ambassade espagnole à Londres était assiégée par une foule de curieux en quête de renseignements.

—New York, 10 mai—Le fils du roi Alphonse et de la reine Victoria, né aujourd'hui, portera le titre de Prince des Asturies.

La principauté des Asturies servait au moyen-âge de refuge aux Espagnols pourchassés par les Maures et les Romains. Cette principauté est considérée comme le berceau de la race espagnole.

C'est le 31 mai 1906 qu'avait été célébré à Madrid le mariage du roi Alphonse et de la princesse Victoria.

La cérémonie qui s'était déroulée au milieu de la plus fastueuse splendeur avait été attristée par l'explosion d'une bombe lancée au milieu du cortège nuptial par un anarchiste. C'est par un véritable miracle que leurs majestés, qui rentraient en carosse de l'église au palais royal, n'avaient pas été blessées.

Le 3 avril dernier le roi Alphonse avait signé un décret réglant tous les préparatifs nécessaires pour la présentation du bébé royal aux hauts dignitaires d'Espagne et aux représentants du corps diplomatique accrédités à Madrid. Le décret, après avoir mentionné tous les personnages qui devaient assister à la cérémonie, poursuivait en ces termes :

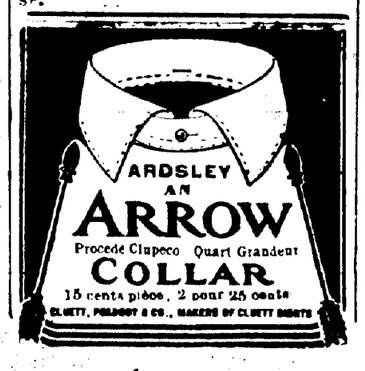
"Aussitôt que l'accouchement sera annoncé comme imminent toutes les personnes désignées par le décret royal seront notifiées de venir immédiatement au palais en grand uniforme. Immédiatement après la naissance de l'enfant, la cameriste informera le premier ministre de l'heureux événement et ce dernier à son tour annoncera aux personnes présentes le sexe de l'enfant,

" Afin que les habitants de notre glorieuse cité de Madrid puissent savoir si ne nouveau-né est un prince ou une princesse, l'étendard royal espagnol sera hissé sur le palais et un salut de 21 coups de canons sera tiré pour un prince des Asturies ; si la reine donne naissance à une princesse un salut de 15 coups sera tiré et un drapeau blanc sera hissé.

" Si l'événement survient pendant la nuit une lumière de couleur indiquera la naissance d'un fils et une lumière blanche celle d'une fille.

" Sitôt que l'enfant aura été présenté aux dignitaires de la conronne et aux membres du corps diplomatique, le notaire du roi signera le certificat de naissance, acte qui mettra fin aux cérémonies."

—Madrid, 10 mai—Il a été officiellement décidé que le nouveau-né proterait le prénom d'Alphonse.



LE DONJON DE VINCENNES.

On sait que le Donjon de Vincennes doit être incessamment transformé en musée, donjon ou successivement furent incarcérés tant de personnes célèbres.

Dans un livre du plus haut intérêt qu'il vient de publier chez Daragon, M. Ernest Lemarchand raconte, avec de curieux documents à l'appui, l'histoire de cette forteresse fameuse. Nous en détachons du plus poignant chapitre, le récit de l'exécution du malheureux duc d'Enghien :

La Mort du duc d'Enghien

Lorsque l'armée de Condé fut licenciée, le duc d'Enghien alla se fixer à Ettenheim, dans le grand-duché de Bade, à quatre lieues du Rhin. Il vivait là en compagnie de sa femme, la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort, du chevalier Jacques, son secrétaire, et de quelques serviteurs de confiance, partageant son temps entre l'intimité de son épouse et la passion de la chasse, qui remplaçait pour lui la vie animée des camps.

Bientôt, plusieurs conspirations ayant été ourdies contre la vie de Bonaparte, celui-ci, ombrageux et défiant, crut que le duc d'Enghien n'y était pas étranger, et, le 11 mars 1804, il donna au général Ordener l'ordre de se rendre immédiatement à Strasbourg, puis à Ettenheim, de cerner le village et d'y enlever le duc. Le général obéit et exécuta dans la nuit du 14 au 15 les ordres reçus. Le duc, dans son journal, raconte ainsi son arrestation :

" Le jeudi 15 mars, à Ettenheim, ma maison cernée par un détachement de dragons et des piquets de gendarmerie, deux généraux, le colonel des dragons, le colonel Charlot de la gendarmerie de Strasbourg, à cinq heures du matin. A cinq heures et demie, les portes enfoncées, emmené au Moulin, près la Tuilerie. Mes papiers enlevés, cachetés. Conduit dans une charrette entre deux haies de fusiliers jusqu'au Rhin. Embarqué pour Rhisnau. Débarqué et marché à pied jusqu'à Pforshein. Déjeuné à l'auberge. Monté en voiture avec le colonel Charlot, le maréchal des logis de gendarmerie, un gendarme sur le siège et Grunstein. Arrivé à Strasbourg chez le colonel Chariot, vers cinq heures et demie. Transféré une demi-heure après, dans un fiacre, à la citadelle.

. . . . . .

"... Dimanche 18, on vient m'enlever à une heure et demie du matin. On ne me laisse que le temps de m'habiller. J'embrasse mes malheureux compagnons, mes gens. Je pars seul avec deux officiers de gendarmerie et deux gendarmes. Le colonel m'a annoncé que nous allons chez le général de division qui a reçu des ordres de Paris. Au lieu de cela, je trouve une voiture avec six chevaux de poste sur la place de l'Eglise. Le lieutenant Petermann y monte à côté de moi, le maréchal des logis Blitersdoff sur le siège, deux gendarmes en dedans, d'autres en dehors."

En route, Petermann apprend au prince qu'on se dirige sur Paris ; celui-ci s'en réjouit, car il pense qu'il pourra y voir le Premier Consul :

" Un quart d'heure de conversation avec lui, répète-t-il avec confiance, et tout sera arrangé."

Arrivée le 20 mars, vers les trois heures du soir, à la barrière de la Villette, la voiture suit les boulevards extérieurs, entre dans Paris par la barrière de l'Etoile et passe à l'hôtel du ministère des Affaires étrangères, situé alors rue du Bac. Là, on fait attendre le prince une demi-heure, sans lui permettre de descendre de voiture, après quoi le postillon repart et prend la direction du château de Vincennes, où l'on arrive à cinq heures du soir.

Le prince, descendu de la voiture dans la cour intérieure, est conduit au premier étage du Pavillon du Roi, dans le logement qui lui était destiné. Il ne se montre nullement inquiet des suites de son arrestation, et ajoute qu'avant un goût passionné pour la chasse, il donnerait sa parole d'honneur de ne point chercher à s'évader si l'on voulait lui permettre de chasser dans la forêt. Lorsque son repas fut fini, le jeune prince, exténué, se coucha et s'endormit profondément.

Pendant ce temps, l'immense cour du château se remplissait silencieusement de troupes venues de Paris, le personnel des forces qui était à Vincennes n'avant pas paru suffisant au Premier Consul. Le général Savary, aide de camp de Bonaparte, avait pris, pour cette nuit, le cammandement des troupes réunies au Château.

Dans le pavillon de la Porte du Bois se réunissaient les membres de la Commission militaire convoquée par un ordre de Bonaparte du 29 Ventôse an XII. L'ordre portait que la commission siégerait à Vincennes pour juger "le ci-devant duc d'Enghien, prévenu d'avoir porté les armes contre la République, d'avoir été et d'être encore à la solde de l'Angleterre, de faire partie des complots tramés par cette dernière puissance contre la sûreté intérieure et extérieure de la République."

Le capitaine d'Autancourt, le chef d'escadron Jacquin, de la légion d'élite, deux gendarmes à pied et le lieutenant Noirot se rendirent à la chambre du duc d'Enghien ; ils le réveillèrent. Le prince parut étonné et demanda :

— Mais que me veut-on ?

— Vous juger.

— Et sur quoi ?

— Sur ce que vous avez voulu assassiner le Premier Consul.

Il s'habilla alors docilement et suivit le lieutenant Noirot qui le conduisit dans une pièce voisine de celle où se tenait le Conseil. Là, le capitaine-rapporteur, assisté du capitaine Molin, greffier choisi par le rapporteur, interrogea le prince.

" A lui demandé ses nom, prénoms, âge et lieu de naissance.

" A répondu se nommer Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'Enghien, né le 2 août 1772, à Chantilly.

" A lui demandé où il a résidé depuis sa sortie de France ?

" A répondu qu'après avoir suivi ses parents, le corps de Condé s'étant formé, il avait fait toute la guerre et qu'avant cela, il avait fait la campagne de 1792 en Brabant, avec le corps de Bourbon.

" A lui demandé s'il n'était point passé en Angleterre et si cette puissance lui accorde toujours un traitement ?

" A répondu n'y être jamais allé ; que l'Angleterre lui accorde toujours un traitement et qu'il n'a que cela pour vivre.

" A lui demandé s'il connaissait le général Pichegru ; s'il a eu des relations avec lui ?

" A répondu : Je ne l'ai, je crois, jamais vu. Je n'ai point eu de relations avec lui. Je sais qu'il a désiré me voir. Je me loue de ne l'avoir point connu, d'après les vils moyens dont il a voulu se servir, s'ils sont vrais.

" A lui demandé s'il connait l'ex-général Dumouriez, et s'il a des relations avec lui ?

" A répondu : pas davantage.

" Avant de signer le présent " procès-verbal, le duc d'Enghien " a dit : " Je fais avec insistance " la demande d'avoir une audien- " ce particulière du Premier Con- " sul. Mon nom, mon rang, ma " façon de penser et l'horreur de " ma situation me font espérer " qu'il ne se refusera pas à ma " demande."

A deux heures du matin, on passa dans la salle où siégeait la Commission et où l'on avait disposé les meubles en manière de prétoire et la délibération commença. Un des juges proposa de transmettre au Premier Consul le vœu formulé par le prisonnier ; mais le général Savary, consulté, assura que cette démarche déplairait à Bonaparte, et l'on passa outre. On introduisit le prévenu et l'on ouvrit les portes du salon pour donner "aux débats" un semblant de publicité. On pense bien qu'à pareille heure, il n'entra que quelques officiers des troupes concentrées à Vincennes ; derrière le fauteuil du général Hullin, Savary, debout, le dos à la cheminée, se chauffait.

Le duc d'Enghien répéta ce qu'il avait dit dans l'interrogatoire du capitaine rapporteur et persista dans sa déclaration. Il ajouta qu'il était prêt à faire la guerre et qu'il désirait avoir du service dans la nouvelle guerre de l'Angleterre contre la France.

ALPHONSE XIII.

" Lui ayant demandé s'il avait quelque chose à présenter dans ses moyens de défense, a répondu qu'il n'avait rien à dire de plus.

" Le président fait retirer l'accusé ; le conseil délibérant à huis clos, le président recueille les voix en commençant par le plus jeune en grade ; ensuite, ayant émis son opinion le dernier, l'unanimité des voix a déclaré le duc d'Enghien coupable et lui a appliqué l'article.... de la loi du.... ainsi conçu.... et, en conséquence l'a condamné à la peine de mort. Ordonne que le présent jugement sera exécuté de suite à la diligence du capitaine-rapporteur...."

Ce jugement rendu, le président Hullin en fit aussitôt donner avis au général Savary et au capitaine-rapporteur, afin qu'ils eussent à prendre les dispositions nécessaires pour l'exécution, et lui-même s'occupa de le rédiger.

Pendant qu'il pressait cette formalité, le général Savary et le capitaine rapporteur s'étaient concertés avec le commandant Harel pour l'exécution. La cour et l'esplanade étant encombrées de troupes, on résolut de conduire le prince dans les fossés du château ; et Harel reçut l'ordre de donner à cet effet toutes les clés et toutes les indications nécessaires, ainsi que de faire reche cher un ouvrier qui pût creuser la fosse destinée au condamné. Un jardinier nommé Bontemps — qui demeurait dans le château, fut appelé. Bontemps étant descendu dans le fossé avec sa pelle et sa pioche, imagina, pour aller plus vite, de se servir d'un trou qui avait été creusé la veille au pied du Pavillon de la Reine, dans l'encoignure d'un petit mur, pour y déposer des décombres ; et, ayant placé sur le mur, pour l'éclairer, une lanterne garnie de plusieurs chandelles, il acheva de creuser la fosse à la dimension convenable. En même temps, le général Savary donna l'ordre de commander un piquet pour l'exécution, ainsi que de disposer et faire descendre dans le fossé les divers détachements des corps de la garnison qui devaient y assister.

Celui dont on creuse la tombe ne soupçonne nullement ce qui se prépare ; reconduit à sa prison par le lieutenant Noirot, il retrouve en lui un ancien officier du régiment royal Navare, qui se souvient d'avoir vu autrefois le prince, enfant, chez M. de Crussol...

....La conversation est interrompue par l'arrivée de Harel qui, sans annoncer au prince le lieu où il le conduit, le prie de le suivre et le précède, une lanterne à la main, dans la cour et dans les divers passages qu'il faut traverser. Le lieutenant Noirot, les gendarmes et le brigadier Aufort escortent le condamné. On arrive ainsi près de la tour dite "du Diable" qui, à cette époque, contenait le seul escalier qui aboutit aux fossés. En apercevant cet escalier tortueux et sombre, le prince étonné s'arrête, et s'adressant à Harel, lui dit :

— Où me conduisez-vous ? Si ce n'est pour m'enterrer vivant dans un cachot, j'aime mieux mourir sur-le-champ.

— Monsieur, répond Harel, veuillez me suivre et rappeler tout votre courage.

Le prince descend ; arrivé au bas de l'escalier, on suit quelque temps les fossés jusqu'au pied du Pavillon de la Reine, on tourne à droite et le prince se trouve en face d'un peloton d'une quinzaine de gendarmes l'arme au pied. La pluie tombe ; quelques lanternes éclairent cette scène ; un silence de mort règne dans le fossé.

L'adjudant Pelé, qui commande le détachement, s'avance vers le prince et lui donne lecture du jugement de la Commission. Le prince l'écoute, comprend. Aucune émotion ne trahit l'agitation de son âme. Après un moment de silence, il demande si quelqu'un dans l'assistance veut lui rendre un dernier service. Le lieutenant Noirot s'approche et tous deux causent un instant à l'écart.

Le lieutenant se retourne et demande :

— Gendarmes, l'un de vous a-t-il une paire de ciseaux ?

Alors, on fait passer de main en main une paire de ciseaux que M. Noirot remet au prince. Celui-ci s'en sert pour couper une mèche de ses cheveux qu'il enveloppe dans du papier avec un anneau d'or qu'il portait au doigt et la lettre qu'il avait écrite avant le souper et remet le tout au lieutenant Noirot en le priant de le faire parvenir à la princesse de Rohan-Rochefort. Il demande ensuite un prêtre pour se confesser ; on lui répond qu'il n'y en a pas au château et que ceux du village sont couchés à l'heure qu'il est.

Le prince se recueille un instant, semble prier avec ferveur et vient se placer en face du peloton, près de la fosse creusée au pied de la muraille. L'adjudant commande le feu et le duc d'Enghien tombe percé de plusieurs balles.

Un des gendarmes se penche, constate le décès, retire d'une poche le journal que le prince portait sur lui, et immédiatement, on met le corps tout habillé dans la fosse, que l'on recouvre de terre à la hauteur d'un pied. Les gendarmes reprennent leurs armes et s'éloignent sous la pluie qui n'a cessé de tomber, fine et glaciale.

ERNEST LEMARCHAND.

Tremblement de terre en Sibérie.

Irkoutsk, Sibérie, 10 mai—Une violente secousse sismique a été ressentie ici ce matin à 5:30 heures.